

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 69 (1930)  
**Heft:** 36  
  
**Artikel:** Réponse intelligente  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223432>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Tounàre te breule !... i' t'arrivera malheur, manant !...

Je haussai les épaules, et il disparut derrière les arbres.

A quelque temps de là, on baptisa Mathieu, mon dernier né, et ce fut, comme aujourd'hui, une grande fête à la maison. On mangea ferme et l'on but sec à la santé du marmot, puis, un peu après minuit, tout le monde s'alla coucher.

Ce soir-là, je n'avais nulle envie de dormir. Je me sentais tout heureux, comme attendri, et je restais seul, songeant qu'il y avait de bons moments dans la vie: nos vignes alors étaient en pleine prospérité et donnaient des récoltes comme on n'en voit plus guère aujourd'hui. Nous faisions de belles économies !

Les enfants étaient venus, assez nombreux, mais, Dieu merci ! tout le monde se portait bien à la maison, et je voyais l'avenir tout en rose en fumant une dernière pipe près de la lampe, les coudes sur la table où restaient encore des plates de desserts et des régiments de bouteilles... Peu à peu j'allais m'assoupir, quand un bruit me fit lever la tête... et je vis, juste en face de moi, par une fenêtre restée ouverte et qui donnait sur les champs, le Roussot qui venait de sauter dans la pièce !... Il avait à la main un gourdin de cornouiller coupé dans les bois.

Je fus debout aussitôt et lui demandai :

— Que veux-tu, le Roussot ?...

Je ne vous jure pas que ma voix ne tremblait pas un peu... Je ne suis guère peureux « arrié » ! mais ce sursaut, après la fête du jour et les pensées joyeuses de tout à l'heure, était bien fait pour me déconcerter, et j'avoue que je n'étais pas rassuré.

Comme aujourd'hui, nous avions dîné dans ce grand bâtiment isolé au fond de notre cour ; la table seule me séparait du Roussot et, au moindre appel, au plus petit mouvement de fuite, je le sentais prêt à franchir l'obstacle pour sauter sur moi et m'assommer.

Il ne m'avait pas répondu, un peu essoufflé par l'effort qu'il venait de faire et, bien sûr que je ne pouvais lui échapper, il prenait son temps; ses mains longues et dures nouées sur son bâton, il me regardait avec des yeux qui luisaient comme ceux d'un loup à la chasse.

Je hasardai encore, en essayant de prendre un ton plus ferme :

— Allons, l'ami, ce n'est pas une heure pour venir chez les gens !...

Je vis ses doigts serrer plus fort le bâton, et je cherchai du regard une arme quelconque, prêt à me défendre.

Mais il ne bougeait pas encore, indécis peut-être sur la façon dont il allait m'attaquer, et j'essayais de gagner du temps en tâchant de le faire causer... Son silence m'effrayait.

— Roussot, tu vois, lui dis-je en lui montrant la table, c'était aujourd'hui le baptême du petit... Mais tu reviendras demain, mon garçon, si tu as quelque chose à me demander.

Je ne savais plus ce que je disais, et j'enfilais mes mots au hasard, pour entendre au moins le son d'une voix, en présence de cette brute muette et terrifiante qui, sans mot dire, pouvait m'écraser d'un coup de son bâton...

Il ne répondait toujours pas, mais, au moment où je lui avais montré la table, j'avais cru voir son regard me quitter pour errer un instant parmi les plats éventrés, les tartes et les crèmes.

— Tu as faim... ou soif, peut-être ? lui demandai-je. Ecoute, il y a là de quoi te rassasier... voici encore des bouteilles pleines. Bois un coup, le Roussot et, après, nous nous expliquerons mieux !...

Cette fois, j'avais obtenu un résultat : ma proposition sembla lui agréer ; ses mains se détendirent, une convoitise brilla dans ses yeux... je me sentis presque sauvé, et comme je glissais vers lui un chateau de pain avec un fromage presque entier, il respira bruyamment, poussa une sorte de grognement de bête, et, son bâton posé à côté de lui, comme pour une partie remise, il s'affala sur une chaise et se mit à dévorer.

Vivement j'avais décacheté une bouteille, je lui versai un plein verre qu'il but avidement, la bouche pleine, et je lui laissai la bouteille à portée de sa main.

Nous ne parlions ni l'un ni l'autre, assis en face de lui, je regardais ses mâchoires aller et venir, broyer de gros morceaux de pain qu'il faisait passer avec de fortes lampées de mon 76. C'était alors un vin presque grenat auquel un « pineau » cuit par une année de plein soleil, avait donné un ton plus corsé qu'aujourd'hui, avec un bouquet qui embaumait, aussitôt le bouchon sauté... et peu à peu, je voyais la rude figure du Roussot se transformer et s'adoucir, du rose monter aux pommettes de ses joues maigres et, soudain, de ses yeux tout à l'heure méchants, deux grosses larmes s'échappèrent...

— Ma grand'foi j'eure, dit-il enfin, qu'à fait de bien !... Nout'moncieu, ajouta-t-il devenu poli et doux, i faut m'pardonner, hé là ! depuis deux jours je n'ai ran mangé ! Et j'étais venu, oui... Tounàre me quitte !... j'étais venu pour vous tuer !...

— Et qu'est-il devenu votre assassin ? demandai-je au père Alexandre, encore ému par le souvenir de cette nuit.

— Ce Roussot, malgré sa mauvaise tête, n'était pas un méchant garçon, me répondit le brave homme. Je débouchai une seconde bouteille, et nous trinquâmes tous les deux, pardi ! Et comme il m'avouait qu'il était sans famille et dans un dénûment complet, le 76 aidant, je fus pris de pitié et je m'engageai à lui donner du travail. Il est resté vingt ans à mon service et ne m'a jamais fait repentir de ma bonne action !...

Pierre Vernou.

**Partage ingénieux.** — Jeanne, as-tu partagé les tablettes de chocolat avec ton frère ?

— Oh ! oui, maman. J'ai mangé les bonbons et je lui ai donné les dévies. Il aime beaucoup lire !

**Réponse intelligente.** — Vous savez, ces champignons que vous venez de cueillir sont vénéneux.

— Oh ! ça ne fait rien ! C'est pas pour les manger, c'est pour les vendre !

## LE GALETAS



Le galetas est proprement le royaume du rêve et de la solitude. Celui qui n'y a point passé, entre treize et vingt ans, de longues après-midi, tout seul, à s'abandonner à toutes les folies de son imagination, celui-là ne connaît pas toute la vie, il lui manquera toujours quelque chose, il n'aura pas ce refuge, ce domaine secret... Rappelez-vous, chers amis du Conteur, rappelez-vous certaines après-midi d'été où vous montiez, le cœur battant, vers cette pièce empoussiérée. Quel paradoxe, n'est-ce pas ? que d'aller chercher en été, sous ce toit ensoleillé, plus de chaleur encore ! Pourtant, vous n'hésitez pas. Une bouffée d'air vous accueillait, torride. Vous éprouviez un instant de douce défaillance. Et puis, vous entriez, pourtant, comme un nageur dans une onde bouillante, pour voir jusqu'où vous pouviez supporter cette touffeur de serre. Vous refermiez doucement la porte. Le chat, installé là depuis des heures, entr'ouvrait ses yeux longs et verts, puis les rabaisait, sans interrompre son ronronnement. Vous regardiez par la lucarne le paysage, méconnaissable d'être vu de cette hauteur. Il semblait irréel, disposé comme une estampe, et vibrant dans l'air lumineux. Les tuiles rouges des fermes du village semblaient des bouquets éclatants semés dans la verdure des arbres. Et l'on eût dit que chaque sentier s'allait perdre au bout du monde, une fois retombé derrière la colline.

Puis, votre regard abandonnait ce doux tableau et vous le reportiez sur le décor intérieur. Aucune mélancolie ne vous venait à contempler tous ces objets hétéroclites, achevant là leur pauvre destinée. Ce n'est pas à leur passé que vous étiez sensible, mais à ce qu'ils conservaient ici de vie et de charme. N'avez-vous pas rêvé, souvent, de les arranger de nouveau, de les disposer comme les meubles d'un salon baroque et décrépit où vous eussiez invité, idéalement, vos amis lointains ? N'avez-vous pas même, parfois, com-

mencé cet aménagement bizarre, accrochant sur le mur un vieux pastel, disposant sur la poutre une étoffe miteuse, drapant un châte exténué sur une selle qui boitait, ornée d'une statuette mutilée ?... Mais vous renonciez assez vite à ce travail, car la chaleur, trop forte, ne vous permettait plus vraiment que l'immobilité... et la lecture.

Alors, vous vous dirigiez vers les livres. En pile par terre, ou au fond de caisses défoncées, ils étaient comme des invalides, comme les ombres d'eux-mêmes. Dépareillés, déchirés, avec leurs feuilles manquantes, leurs trous, leurs piqûres et leurs pauvres sujets, ils appartenaient à cette littérature incertaine qui n'a plus d'amateurs et dont les maîtres semblent n'avoir jamais eu un nom en propre.

Romans d'aventures naïfs, voyages de jadis, poésies falotes, œuvres vagues et anonymes, pauvres choses sans forme et sans style, mais qui suffisaient pourtant à lancer votre rêverie dans un monde enchanté.

Ah ! qui dira ce que pouvaient opérer alors de transfiguration, sur une phrase médiocre, sur un mot au coin d'une page, le rayon de ce soleil oblique, la pesanteur de cette atmosphère saturée de la délicieuse odeur de la poussière !... C'était comme une magie. Le monde était à vous, rien ne paraissait impossible à l'immensité de votre désir adolescent. Quelle page lisiez-vous, au juste : celle du livre, vingt fois recommencée, ou celle, mille fois éblouissante, où une fée s'amusa à écrire l'histoire merveilleuse de votre avenir ? Jamais de telles heures ne reviennent, dans notre vie, jamais.

Toute solitude, plus tard, est un isolement, volontaire ou — tristesse ! — la privation des présences aimées. Mais ces moments de plénitude, tout près du ciel, pleins de paresse et de rêverie, ces moments où nous nous sentions réellement sûrs de la vie — quelle qu'elle fût !... Ah ! beauté de cette imprécision ! Comme on voudrait pouvoir revenir à cette liberté de l'âme, à cette vacance exquise du cœur et des sens !

Le galetas ! Jamais je ne prononce ce mot sans un serrement de cœur, comme si, tout à coup, une bouffée d'un ancien été soufflait à mon visage, me donnant envie de me coucher sur le parquet poussiéreux, respirant, comme une enivrante rose, l'arôme de sucre et de moisissure d'un vieux livre absurde et oublié.

F. M.

## VOUS M'ÉCRIREZ CENT FOIS...

**P**ARCE que, turbulents, les collégiens ont peuplé certain quartier de cris véhéments, on est venu et, d'une voix chargée de reproches, on a dit : « Pour demain, vous m'écrirez cent fois... »

Et les collégiens, troupe folle, sont rentrés chez eux, et, chacun, on a écrit, cent fois, une phrase où l'on enjoignait aux jeunes gens, eu égard aux bons principes reçus de leurs parents, à s'abstenir désormais de semer la panique sur leur passage. Ces cris, ils devaient le comprendre ! resteraient sans fruit : à l'avenir, ils promettaient de se souvenir. On leur avait dit : « Vous m'écrirez cent fois... »

Les collégiens grandiront, changeront, oublieront. Certains jours, ils sentiront, en eux, remonter leur jeunesse. Ils souhaiteront crier ce qui pèse sur leur cœur, comme au temps de l'accorte casquette ! Mais, cependant, sachant qu'ils sont des gentlemen, ils se tairont...

Vous m'écrirez cent fois !... L'ordonneront-ils à leur tour ? Auront-ils le désir que quelqu'un leur écrive cent fois ?... Le temps des amours venu, ils souriront, songeant : « Si je lui disais, demain, vous m'écrirez cent fois !... » Cent fois des tas de choses tendres, cent fois des tas de choses folles, de ces riens si importants qu'on se dit, quand on s'aime, et que, seuls, ceux qui aiment prennent plaisir à dire et à écrire, cent fois et même plus...

Vous m'écrirez cent fois, ma mie, que...

Non ! aujourd'hui, la cervelle des collégiens